

posait être un mal imaginaire et cherchait à le convaincre que la guérison allait venir, il se contentait de hausser les épaules et de répondre en souriant : " Pas de plaisanterie, mon cher, je sais ce que j'ai, j'en ai encore pour un an, peut-être moins.

Et cependant, il avait droit à un peu de bonheur, à un peu de repos heureux ; car il avait toujours été bon pour tous et la vie avait été dure pour lui.

Bohème, sans le vouloir toujours, pauvre par suite de son ignorance des choses pratiques de la vie, sans famille, il a connu les jours sans pain et les nuits sans abri.

Un de ses meilleurs amis, dont la maison lui était toujours ouverte, chez qui il se trouvait toujours chez lui et qui l'a soigné et veillé comme un frère, dans les derniers jours de sa maladie, M. Gustave Drolet a, dans un article plein de cœur, esquissé la biographie d'Achintre, et je lui emprunte les lignes suivantes :

Auguste Achintre naquit vers 1834, à Besançon, capitale de la Franche Comté, qui donna aussi le jour à Victor Hugo, au président Grévy, à Jules Ferry et à une foule d'illustrations nationales. Son père était pharmacien de 1ère classe dans cette ville. Orphelin de bonne heure, Achintre fut élevé à Aix en Provence par son oncle le vénérable M. Joseph Achintre, alors professeur de Belles-Lettres à l'université d'Aix, et aujourd'hui, quoiqu'agé de près de 90 ans, s'occupant encore de faune, d'entomologie et de botanique.

A dix-huit ans, après un brillant cours d'études, Achintre s'engagea volontairement dans le 11<sup>ème</sup> chasseurs à cheval où il parvint au grade de maréchal des logis en chef. Son colonel lui conseilla d'aller suivre les cours de l'école de cavalerie de Saumur, d'où il sortit après cinq ans, avec le grade de sous-lieutenant, mais son goût pour les lettres lui fit abandonner la carrière militaire.

Il fit de la littérature avec Charles Monselet, et s'unifia d'une étroite amitié qui ne s'est jamais refroidie avec Tony Révillon, aujourd'hui député de Paris.

C'est alors qu'Achintre pour perdre l'accent du Midi, entra au conservatoire où il obtint le prix de tragédie.

Achintre partit un jour pour les Antilles et s'arrêta à Haïti, pour y passer quelque temps.

Il y passa près de cinq ans. Il y fonda des journaux, publia des livres, s'occupa de politique, fut fait prisonnier, fut condamné à mort, et finalement fut choisi par l'ancien président Geffard comme ambassadeur, à Washington, de la république haïtienne. Il s'embarqua sur un voilier à destination de New-York ; mais des tempêtes terribles désemparèrent son navire et un naufrage le jeta sur les côtes des Bermudes, où il visita la tombe du père de notre ancien rédacteur, le regretté Oscar Dunn. Finalement, quand après plusieurs mois, il arriva à New-York, il apprit que la révolution qui avait porté Geffard sur le trône présidentiel l'en avait précipité, Achintre n'était plus ambassadeur.

Ayant tout perdu et se trouvant proscrit de Port-au-Prince, il eut le bonheur de rencontrer à New-York un de ses amis du Conservatoire, Bertrand, qui voyageait aux Etats-Unis avec une troupe dramatique. Cette troupe devait donner des représentations au Canada. Achintre s'engagea pour jouer les " Pères nobles. " Il vint à Montréal, y joua et fut applaudi. Le Canada lui plut, il y revint et en fit sa seconde patrie. Depuis vingt-deux ans, à part trois ans qu'Achintre passa à Paris, de 1876 à 1879, notre ami demeura toujours à Montréal.

Achintre fut rédacteur en chef du *Pays* et de l'*Opinion Publique*, et collabora à presque toute la presse du Canada. Il publia, en 1872, ses " Portraits et dossiers parlementaires, " qui obtinrent un grand succès. C'est dans cette galerie qu'on peut trouver le meilleur portrait qui ait jamais été fait de l'honorable Jean-Louis Beaudry, emporté aussi hier.

Il fit vers cette époque, un voyage à la Colombie Anglaise ; il voyagea avec sir Hector Langevin. A son retour, Achintre rédigea ses notes de voyage et écrivit un ouvrage considérable avec cartes et gravures, sur la Colombie et les territoires du Nord-Ouest, qu'il appela " *De l'Atlantique au Pacifique.* " M. Desbarats se chargea de l'impression de cet important travail, qui était sur le point de paraître, quand un incendie désastreux détruisit dans une nuit les ateliers et les manuscrits.

Achintre publia ensuite un délicieux petit volume sur l'île Saint-Hélène, sa flore, sa faune et sa géologie. Il fit aussi deux Opéras : le libretto du dernier est entre les mains de M. Lavigne, qui est à en composer la musique.

Il publia aussi à Paris une délicieuse bluette, " *La Dame Verte,* " et plusieurs articles remarquables à la demande du gouvernement du Canada, sur ses ressources, ses canaux et son avenir. Son bagage littéraire est très considérable.

Nous espérons qu'une main amie recueillera ses admirables pages, et rééditera son œuvre épars.

Tout est à citer dans cet excellent article écrit la nuit même de la mort de celui que nous regrettons, mais le cadre qui m'est imposé est trop étroit.

M. Drolet parle plus loin des emportements d'Achintre et termine par ces mots : " oh alors, mes enfants, gare la bombe. "

Oui certes, gare la bombe ! je l'ai vu faire explosion une fois, et le souvenir de cette aventure ne me sortira jamais de la mémoire.

On était au restaurant. D'un côté se trouvaient

plusieurs personnes très bien posées, on parlait musique. La conversation s'anima, et bientôt tous les musiciens de Montréal furent passés au crible de la belle façon. Achintre était dans un coin et rêvait en regardant le plafond. Tout à coup, le nom d'Orcar Martel fut prononcé et l'excellent violoniste fut critiqué d'une manière un peu vive.

Martel, un ami intime d'Achintre ! oser dire un mot contre Martel, oh, halte-là ! la chose ne pouvait pas passer inaperçue et je vous jure qu'elle ne passa pas.

Achintre se leva, alla droit à celui qui venait de parler et lui fit observer qu'il venait d'émettre une opinion complètement erronée, mais bientôt élevant la voix, il commença une tirade sur les beaux arts, la musique, les musiciens, Martel, etc., avec une verve, une chaleur et une éloquence impossible à décrire. Puis, s'adressant à son adversaire ou plutôt à l'adversaire de son ami, il l'accabla d'arguments, de faits, de dates, de considérations diverses et... d'épithètes..... ! Tout en tremblait !

Cela dura plus d'une heure. Ce fut un feu d'artifice splendide, mais la victime de ce flot d'éloquence, après être sortie des griffes de l'orateur, dit en partant : " Si jamais on me repince à dire du mal des amis d'Achintre, je veux bien être pendu. Quelle avalanche, mon Dieu, quel éreintement ! "

Oh ! c'est qu'il ne faisait pas bon, en effet, d'attaquer un de ses intimes en sa présence !

Achintre était un véritable ami, et il le prouvait toujours quand l'occasion s'en présentait.

\*.\* Le même jour mourait aussi un homme qui eut une grande célébrité et qui fut très populaire à Montréal, je veux parler de l'hon. J. L. Beaudry.

Tout le monde se souvient qu'en 1878, étant maire de Montréal, il réussit, grâce à son courage et à son sang-froid, à éviter un conflit entre les orangistes et les catholiques.

La fermeté dont il fit preuve à cette occasion fut sévèrement commentée par les protestants, mais depuis, cette opinion s'est entièrement modifiée et nos adversaires reconnaissent eux-mêmes qu'il a agi en homme courageux et qu'il avait jugé la situation avec une sûreté de coup d'œil remarquable.

M. Beaudry fut élu dix fois maire de Montréal, et si son administration souleva parfois certaines récriminations, tout le monde s'accorde à dire qu'il a agi avec honnêteté et qu'il a été sincère dans ses opinions.

Par sa position de fortune et les fonctions importantes qu'il a remplies dans les affaires publiques, dans le monde de la finance, etc., l'hon. J. L. Beaudry, occupait une haute place dans la société et son souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire des citoyens de Montréal.

Leon Leduc

## LES FEMMES

Quand on est aimé d'une belle femme, on se tire toujours d'affaire.

\*.\*

Tout porte à croire que la femme à l'esprit et le caractère plus républicain que l'homme.

\*.\*

Il y a beaucoup de femmes qui seraient fort aimables si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont.

\*.\*

La complaisance, l'égalité d'humeur et la propriété chez les femmes sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais : ce sont les moyens les plus sûrs, pour une honnête femme, de se conserver toute sa vie l'attachement d'un homme.

\*.\*

Rarement les femmes savent elles prendre de l'empire sur leurs passions ; elles se laissent toujours conduire par les caprices de l'amour et de la haine. Tel est le caractère de la plupart des belles femmes, surtout de celles qui ont moins de raison et de vertu que de beauté.



L'HON. JEAN-LOUIS BEAUDRY, DÉCÉDÉ  
(Voir Entre-Nous)



## AMOUR FRATERNEL

Deux enfants, deux garçons encore assez bêtes et pas encore assez âgés pour avoir conscience de cette fausse dignité qui les empêchera dans peu de temps de s'embrasser, se prodiguent ces caresses si douces qui amusent si intimement les membres d'une même famille et qui réjouissent tant le cœur des mères qui les contemplant. Peut-être Cain et Abel se sont-ils embrassés ainsi, dans l'innocence de leurs premiers jours, et notre mère Eve, inconsciente du malheur qui lui était réservé, s'est-elle réjouie au spectacle de pareilles tendresses.

## LA FRANCE A MADAGASCAR

On sait quelle est la politique de la France à l'égard de la grande île de l'Océan indien : maintenir ses droits qui remontent à Richelieu et qui ont été affirmés à diverses par ses gouvernements ; protéger les peuplades sakalaves, fraction considérable de l'île, qui se sont placées depuis longtemps sous son protectorat ; ouvrir l'île à son commerce, à ses relations par l'occupation des principaux points de la côte.

Nous avons déjà raconté les divers incidents militaires qui se sont passés à Madagascar : la visite des rois et reines, placés sous le protectorat français, au commandant Seignac à Holleville ; le bombardement de Majungo et de Tamatave ; l'occupation de ces deux ports, enfin le blocus.

L'action contre Madagascar, entravée par les événements du Tonkin, est entrée dans une nouvelle phase marquée par le vote des Chambres. A la réception de la dépêche annonçant ce vote, l'amiral commandant signifia aux ministres de la reine Ranavaloa qu'il fallait enfin prendre un parti, que la longanimité de la France était arrivée à sa fin.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

La préoccupation constante de la femme est, sans contredit, celle qui a trait aux cheveux.

Lectrices, suivez mon conseil, et vous trouverez un soulagement aux tortures que vous occasionnez l'ornement naturel de votre visage.

Défaites-vous de l'attirail pesant qui vous fait souffrir, autrement dit des épingle ; démêlez matin et soir vos cheveux avec un peigne souple, brossez-les légèrement, enroulez-les mollement, ne les nouez pas, ne les serrez jamais.